

EXTÉRIEUR. ÉTATS-UNIS D'AMÉRIQUE

New-York, le 4 mars.

Le message que M. le président Jefferson a envoyé au Congrès le 3 février, en lui communiquant les décisions du cabinet anglais, du 11 novembre, est de la teneur suivante :

Au sénat et à la chambre des représentants des Etats-Unis.

Ayant reçu une communication officielle de certaines décisions du gouvernement britannique, contre les droits maritimes des neutres, qui sont datés du 11 novembre 1807, je les envoie au Congrès, comme une nouvelle preuve des dangers toujours croissans qui menacent notre commerce et notre navigation, et qui ont donné lieu à l'acte et à la mesure prudente de l'embargo mis sur nos propres bâtimens.

THOMAS JEFFERSON.

Philadelphie, le 5 mars.

Comme la navigation est actuellement tout-à-fait interrompue par suite de l'embargo mis sur les ports des Etats-Unis d'Amérique, il y a eu à New-York, à Boston et ici des attroupemens de matelots. Ils parurent dernièrement devant la maison-de-ville (*City-Hall*). Le maire leur adressa ce discours :

« Braves marins, je prends part de tout mon cœur à votre sort. Je sais que vous êtes dans une fâcheuse position : mais le gouvernement a regardé la mesure de l'embargo comme nécessaire, et il est de votre devoir de vous soumettre à la loi. J'apprécie les services que vous rendez à la patrie. Je sais très-bien de quelle utilité vous êtes pour notre commerce et notre navigation ; mais il ne convient pas que vous vous rassembliez ici en aussi grand nombre. La chambre de commerce a pris votre sort en considération, et il a été nommé un comité chargé de venir à votre secours. Adressez-vous à lui, et que Dieu vous donne à tous sa bénédiction. »

Les matelots ont applaudi à ce discours par trois différentes acclamations et sont retournés paisiblement chez eux.

M. Adams a demandé au sénat rassemblée à Washington, la formation d'un comité chargé d'examiner à quelle époque l'embargo qui a été mis pour l'utilité publique, pourrait être levé, et jusqu'à quel point il pourrait être permis aux vaisseaux américains de s'armer et de résister à une attaque ennemie. (*Gazette de France.*)

PORTUGAL.

Lisbonne, le 19 avril.

Le cortège qui a accompagné dimanche à l'église patriarcale S. Exc. le général en chef de l'armée française, était extrêmement brillant. S. Exc. a entendu un *Te Deum* et une messe chantée de la même manière que celle de la basilique de Saint-Pierre de Rome. Une multitude immense s'est portée dans toutes les rues où a passé le cortège.

— Par ordre de S. Exc., il a été institué un tribunal spécial chargé de juger tous les délits attentatoires à la sûreté publique, qui se commettraient dans toute l'étendue du royaume de Portugal.

Ce tribunal tiendra ses séances à Lisbonne, et sera composé d'un président, officier supérieur français, d'un capitaine-rapporteur français, de trois officiers français, d'un officier et d'un juge civil portugais, et d'un secrétaire pris indistinctement parmi les Français ou Portugais, pourvu qu'il sache les deux langues.

(*Journal de l'Empire.*)

DANEMARCK.

Copenhague, le 23 avril.

M. le général-major Brunot, aide-de-camp-général de S. M. le roi de Hollande, est arrivé ici mercredi, et a eu hier après-midi une audience du roi.

— Le 16 de ce mois, le général-major comte de Baudissin a été rappelé de son poste d'envoyé extraordinaire près la cour de Prusse, et a eu pour successeur M. le chambellan de Ro-

senck. Le chambellan comte de Luckner a été nommé chargé d'affaires près ladite cour ; jusqu'au moment où M. de Rosencrantz entrera en fonction. M. le gentilhomme de la chambre de Levetzau, précédemment chargé d'affaires à Hambourg, est nommé commissaire de S. M. près le prince de Ponte-Corvo, et l'ancien chargé d'affaires à Londres, M. le conseiller de légation de Rist, est nommé en la même qualité près la ville anseatique de Hambourg.

(*Publiciste.*)

ALLEMAGNE.

Vienne, le 25 avril.

Les dernières lettres de Turquie n'ayant fait aucune mention de l'insurrection de Constantinople, cette nouvelle perd tous les jours davantage de son crédit.

— Plusieurs lettres, arrivées ici de Semlin et de Bude, annoncent que les hostilités n'ont pas recommencé entre les troupes russes et ottomanes, depuis l'expiration de l'armistice ; ce qui fait croire qu'il existe de nouvelles stipulations. L'armée du grand-visir est toujours dans ses cantonnemens, et les mouvemens des troupes russes semblent indiquer seulement le dessein de se mettre en mesure à agir à tout événement.

— Les préparatifs de guerre en Serbie sont poussés avec beaucoup d'activité ; mais, du reste, les chefs serbiens ont reçu de nouveau les ordres les plus positifs de s'abstenir de toute hostilité contre les Turcs.

— On croit qu'il va être publié un firman du grand-seigneur, par lequel l'importation de toutes les marchandises anglaises en Turquie sera prohibée sous peine de mort.

— Les pachas de la Macédoine et des districts voisins ont reçu ordre de faire marcher un corps de troupes en Bosnie. Des lettres de Salonique disent que les Anglais, qui avaient pendant quelque temps de ces parages, se sont entièrement repris quelque activité. S. M. le commerce y a reçu de la même ville, l'escadre anglaise, dans l'archipel, ayant été contrainte de détacher plusieurs vaisseaux de ligne ou frégates pour renforcer la flotte de la Méditerranée, ne se trouve plus composée que de huit à dix bâtimens, ce qui la met hors d'état de rien entreprendre. Les Grecs, qui se trouvent en très-grand nombre dans les îles turques et dans la Morée, se sont ouvertement déclarés contre les Anglais depuis qu'ils savent que le gouvernement russe a déclaré la guerre à la Grande-Bretagne.

— On n'a pas reçu de nouvelles ultérieures de l'Egypte et de Smyrne.

(*Idem.*)

Du 27 avril.

La Gazette de la Cour contient aujourd'hui sur la Turquie, l'article suivant :

« Les deux ministres de la Sublime-Porte, destitués dernièrement, le reiss-effendi Seid-Haleth, effendi, et le caïmacan Tagyar-Mustapha, pacha, ont été exilés, le 19 mars ; le premier à Kutuhaja, le second à Demotica.

» La tranquillité publique a été légèrement troublée le 24 mars, à Constantinople, par un tumulte tout-à-fait insignifiant, qui eut lieu dans la mosquée du sultan Mehemed, occasionné par les officiers de la mosquée, et qu'on apaisa sur-le-champ d'une manière énergique ; quoique l'auteur de ce trouble se fût réfugié dans un asyle privilégié, il en a été tiré de force et exécuté avec d'autres complices.

» Le 22 mars, la flotte du capitain-pacha, forte de sept vaisseaux de guerre, parmi lesquels sont trois vaisseaux de ligne, deux frégates et deux bricks, est sortie de l'Arsenal, et a mis à l'ancre dans le port extérieur, n'attendant plus que l'ordre pour partir. Les nombreux croiseurs anglais qui étaient dans l'Archipel et dans les mers d'Ionie et de l'Adriatique, ont disparu depuis l'apparition de la flotte de l'amiral Gantheaume, et depuis la levée du blocus de Corfou, entr'autres, la ville de Smyrne qui était étroitement bloquée, est de nouveau entièrement libre.

» D'après des nouvelles de mer, l'amiral Collingwood aurait réuni dans les parages de Malte toutes ses forces disponibles pour poursuivre, lors de son retour, la flotte française.

— Les nouvelles que l'on a reçues de la Turquie, depuis l'époque où a dû cesser l'armistice

conclu entre les Turcs et les Russes, ne parlent point de la reprise des hostilités. Il paraît que les choses restent toujours dans le même état.

(*Gazette de France.*)

Hambourg, le 29 avril.

Il est certain que S. M. la reine de Danemarck a le projet de quitter Kiel, et qu'elle a eu l'intention d'habiter la maison de M. Rainville à Ottensen ; mais après l'avoir examinée, on a trouvé qu'elle était trop petite pour loger cette souveraine avec ses enfans et sa suite.

(*Journal du Commerce.*)

Bamberg, le 29 avril.

Avant-hier, LL. AA. le duc Guillaume de Bavière et la duchesse son épouse sont arrivés dans leur résidence. LL. AA. le duc Pie de Bavière et la duchesse son épouse sont arrivés hier.

(*Idem.*)

Francfort, le 3 mai.

La foire de Pâques touche à sa fin. Tous les produits des fabriques allemandes, y ont été particulièrement recherchés. L'argent comptant manquait ; les banquiers n'ont pu donner cours à la plupart des papiers qu'ils avaient en porte-feuille.

De grandes quantités de vins partent maintenant de la Souabe, de la Franconie et des contrées qui avoisinent le Rhin, pour celles du Nord, parce que celles-ci ne peuvent plus, comme auparavant, faire venir par mer leurs vins de la France, de l'Espagne et du Portugal. (*Idem.*)

ROYAUME DE WESTPHALIE.

Cassel, le 3 mai.

Le gouvernement ayant appris qu'on avait offert à M. Brédow, professeur à Helmstedt, une place très-avantageuse dans une université, a donné à ce savant une augmentation d'appointemens pour l'engager à rester au nouvelle édition des *M. Brédow* travaille à une de *Geographi minores*, et dont il n'existe qu'une édition anglaise, très-rare et très-chère.

(*Journal de l'Empire.*)

DUCHE DE DANTZICK.

Dantzick, le 21 avril.

M. le chevalier de Trefurt, général-major au service de Russie, est arrivé en cette ville, en qualité de consul-général de S. M. I.

(*Journal du Commerce.*)

BAVIÈRE.

Innsbruck, le 23 avril.

C'est le 27 du mois prochain, jour anniversaire de la naissance du roi, que commencera le tirage à la cible, promis aux Tyroliens par S. M. On attend ce monarque pour le 25, et avec lui son auguste épouse, et le prince royal de Wurtemberg. On dit que la cour passera ici quelques semaines, pendant lesquelles le roi fera de petits voyages dans le Pustosthal et le Vintschgau, qu'il n'a point encore parcourus.

(*Journal de Paris.*)

BAD E.

Carlsruhe, le 2 mai.

M. Auguste de Talleyrand, nommé ministre plénipotentiaire de S. M. l'EMPEREUR DES FRANÇAIS près notre cour, est arrivé ici, il y a quelques jours, de Paris. Vendredi dernier, il a eu sa première audience de S. A. R. le grand-duc de Bade, auquel il a remis ses lettres de créance, un carrosse de cour, attelé de six chevaux, est allé le prendre à son hôtel. Le même jour, il a dîné à la table du grand-duc, et a été ensuite reconduit avec le même cérémonial.

— Le grand-duc et sa famille doivent partir sous une quinzaine de jours pour Bade, où ils passeront l'été.

(*Publiciste.*)

S U I S S E

Lucerne, le 29 avril.

Par circulaire du 11, S. Exc. le landammann de la Suisse a communiqué aux cantons la notification que S. M. le roi de Bavière vient de faire à la confédération, du mariage conclu à Paris, le 9 mars, entre S. A. le prince de Neuchâtel et S. A. la princesse M^{me} Marie-Lisette-Amélie-Françise de Bavière.

Par circulaire du 20, S. Exc. a communiqué aux gouvernements cantonnaires la décision de S. M. l'Empereur d'Autriche, prise le 31 mars à Vienne; et par laquelle S. M., pour donner aux Suisses une marque de son estime, a décrété la levée du séquestre mis en suite du décret d'incarcération du 3 décembre 1803, sur les capitaux de diverses communes et corporations de l'Helvétie.

(Journal du Commerce.)

Zurich, le 29 avril.

Des lettres de la Valteline annoncent qu'on est venu à bout de prévenir les suites désastreuses que l'on avait à craindre de la chute de la montagne qui s'est affaissée près de Tirano. On a donné aux eaux un nouvel écoulement, et l'on espère que cet événement ne causera pas d'autre perte que celle de quelques vignobles qui appartenaient à l'un des plus riches propriétaires du pays.

(Publiciste.)

ROYAUME DE HOLLANDE.

Utrecht, le 1^{er} mai.

Nous remarquons dernièrement combien le roi se plaisait à chercher tous les moyens propres à épurer le goût de l'école hollandaise, et à introduire parmi les artistes de son royaume cette pureté de dessin, cette noblesse d'expression qui distinguent les productions des anciennes écoles florentine ou romaine, et celles de l'école moderne française. A tout ce qu'il a déjà fait pour parvenir à ce but, notre monarque vient encore d'ajouter une mesure qui ne peut manquer d'avoir les plus heureux résultats. S. M. a dernièrement nommé plusieurs jeunes élèves pensionnaires, non à Rome, comme c'était autrefois l'usage, mais à Paris, où est maintenant le dépôt de tous les chefs-d'œuvre de l'antiquité, de toutes les écoles de peinture, et qui est le centre du goût et de toutes les connaissances. Les élèves sont au nombre de sept: ce sont MM. Mol, Teerlink, van der Wal, Alberty, Kleyn, Forselt et Greef. Ils seront à Paris, sous la surveillance et la direction de M. de Miébel, chevalier de l'Ordre royal de Hollande.

(Idem.)

ROYAUME D'ITALIE.

Bellinzona, le 25 avril.

Un décret du 13 février excepte le district de Mendresio des dispositions d'un décret antérieur sur le cours des monnaies dans le canton du Tesin. A cause de la proximité de ce district des frontières d'Italie, les monnaies y seront reçues au cours de Milan.

(Journal du Commerce.)

A N G L E T E R R E.

Londres, le 14 avril.

Nous apprenons que la sortie de l'escadre de Rochefort va devenir l'objet d'une enquête judiciaire.

Deux cent mille livres sterl. ont été conduits avec beaucoup d'ostentation à Portsmouth, et ont été embarqués à bord du Dictateur, de 64 canons, qui se rend à Gothenbourg. C'est le second envoi d'argent qu'on fait pour la Suède.

Toute l'escadre qui, sous l'amiral Russel, croisait devant le Texel, a fait voile pour Gothenbourg. On prétend que le gouvernement veut porter la flotte de la Baltique à 24 vaisseaux de ligne. Mais il ne paraît pas que nos troupes de terre mettent beaucoup d'empressement à aller se mesurer avec les Russes et les Français.

Le général Prevost commande une petite expédition destinée contre Ceuta, forteresse espagnole sur les côtes d'Afrique, vis-à-vis de Gibraltar.

Le bruit de la mort de l'amiral Reynier ne s'est pas confirmé.

La motion de M. Ponsonby, contre la défense de l'exportation du quinquina, n'a eu aucune suite. Ce membre de la chambre des communes a dit entr'autres choses: « Cette mesure est dictée par l'esprit de la plus atroce barbarie; quel effet peut-elle produire sur les nations continentales, sinon de nous considérer comme des êtres animés par une méchanceté plus que diabolique? Les malheureux qui souffrent de la fièvre, peuvent-ils être traités en ennemis par un peuple civilisé? Cet ordre du cabinet est une horrible insulte faite au caractère généreux et sensible de

la nation britannique. » Malgré ces raisonnemens, la motion a été écartée par une majorité de 70 voix contre 30.

— Le gouvernement paraît avoir pris son parti sur les affaires des Indes-Orientales. La motion faite par lord Archibald Hamilton, tendante à accorder au nabab d'Oude une indemnité pour la moitié de ses Etats, que le marquis de Wellesley lui a enlevée, a été rejetée à une majorité de 80 voix contre 20. En même tems, on assure généralement que sir Arthur Wellesley aura le commandement général de l'armée des Indes-Orientales, et sera probablement autorisé à exécuter les plans de son parent, l'ancien gouverneur, qui voulait subjuguier tout ce qui reste encore de princes indépendans dans cette contrée.

— Les villes de Londres et de Liverpool ont fait des pétitions pour la révocation des ordres du cabinet contre le commerce des neutres.

(Journal de l'Empire.)

I N T É R I E U R.

Turin, le 29 avril.

M. Arborio-Sartirana, de Bremme, chambellan de S. M. le roi d'Italie, chevalier de l'Ordre royal de la couronne de fer, a eu une audience de LL. AA. II. le prince gouverneur-général et son auguste épouse; il les a complimentés de la part de S. A. I. le prince Eugène Napoléon, vice-roi d'Italie.

Aujourd'hui, toutes les autorités ont été admises à l'audience de S. A. I. M^{me} la princesse Pauline; elle les a accueillies avec cette affabilité qui encourage, et avec cette bonté qui permet de concevoir les plus belles espérances de la protection qu'elle accordera aux habitans des départemens au-delà des Alpes, auprès du GRAND-NAPOLÉON.

Du 30 avril.

Les tremblemens de terre qui ont causé des ravages dans les montagnes du Piémont, se sont fait sentir depuis le 2 de ce mois jusqu'au 26; il n'y a eu que peu d'interruption; on espère que la pluie qui tombe depuis deux jours, apportera quelques changemens dans l'atmosphère, et mettra un terme aux secousses.

— S. A. I. le prince gouverneur a visité depuis son arrivée tous les établissemens publics. Il s'est particulièrement occupé des moyens de fournir des secours à ceux qui ont souffert des suites des tremblemens de terre. Le prince est en route de son voyage. Elle a été rétablie des suites de son voyage. Elle a visité les environs de Turin, qui, dans la saison présente, offrent un aspect magnifique.

Mayence, le 2 mai.

La marche du commerce a éprouvé depuis six mois environ un changement total, et qui, à ce qu'il paraît, n'a pas été suffisamment apprécié. Plusieurs villes de la rive gauche du Rhin se trouvent en position d'étendre leurs affaires, et l'on doit citer entre autres Mayence, Cologne et Strasbourg. C'est par ces villes que passent aujourd'hui toutes les marchandises et les productions d'Espagne et de France qui sont destinées pour l'Allemagne septentrionale, pour le Danemarck, la Pologne et la Russie, ainsi que toutes celles qui viennent de ces derniers Etats pour se rendre en France ou en Espagne, et qui étaient autrefois transportées par mer. Tout ce qui part de Marseille, de Bayonne, de Bordeaux, de Lyon, et qu'on embarquait dans les ports de la Méditerranée ou de l'Atlantique pour Bremen, Hambourg, Tonningen, Copenhague, Riga, Revel et autres villes de la Baltique, est maintenant conduit par terre à Strasbourg; là on charge ces marchandises sur le Rhin qui les transporte à Mayence, à Cologne, d'où elles partent pour leur destination ultérieure. Ces trois villes, devenues entrepôts, font des gains considérables, et tous les lieux situés sur les bords du Rhin ou le long des routes par lesquelles se font ces expéditions, en retirent aussi des avantages plus ou moins grands.

Les communications commerciales de Paris et des départemens occidentaux et septentrionaux de la France avec l'Allemagne, et les Etats de l'est et du nord se sont aussi accrues prodigieusement; le nombre des personnes employées aux douanes et aux chargemens dans les trois villes de Strasbourg, Mayence et Cologne, a en conséquence beaucoup augmenté.

(Courier de l'Europe.)

Saint-Malo, le 5 mai.

Des lettres arrivées ici annoncent que le corsaire le Revenant, de ce port, capitaine Surcouf, membre de la Légion d'honneur, marin très-distingué, s'est emparé de huit bâtimens anglais très-riches-

ment chargés, dont trois vaisseaux de la compagnie des Indes; ces prises sont, dit-on, entrées à l'île de la Réunion. Ce brave capitaine, montant à l'abordage d'un de ces vaisseaux, fit sauter la cervelle au capitaine, qui se défendait vaillamment, et répandit une telle terreur à son bord, que l'équipage qui était fort nombreux, se précipita dans la cale, et n'opposa plus de résistance.

Paris, le 9 mai.

DECRETS IMPÉRIAUX.

Un avis du Conseil-d'Etat approuvé par S. M. en son palais de Saint-Cloud, le 30 mars 1808, relatif aux frais des rectifications des actes civils pour contracter mariage, porte ce qui suit:

Le Conseil-d'Etat qui, d'après le renvoi ordonné par S. M., a entendu le rapport de la section de législation sur celui du grand-juge, ministre de la justice, tendant à prévenir les inconvéniens qui résultent, pour les personnes qui veulent se marier, de l'obligation de faire rectifier par les tribunaux les actes qu'elles sont obligées de produire dans plusieurs occasions où cependant la rectification sur les registres n'est pas nécessaire;

Considérant que s'il est important de ne procéder à la rectification des registres de l'état civil, que par l'autorité de la justice, et en vertu de jugemens rendus à cet effet, il n'est pas moins convenable de ne pas jeter les citoyens dans les frais d'une rectification sur les registres, lorsqu'elle n'est pas absolument nécessaire;

Est d'avis que dans le cas où le nom d'un des futurs ne serait pas orthographié dans son acte de naissance comme celui de son père, et dans celui où l'on aurait omis quelqu'un des prénoms de ses parens, le témoignage des peres et meres ou ayeux assistant au mariage, et attestant l'identité doit suffire pour procéder à la célébration du mariage;

Qu'il doit en être de même dans le cas d'absence des peres, meres ou ayeux, s'ils attestent l'identité dans leur consentement donné en la forme légale;

Qu'en cas de décès des peres, meres ou ayeux, l'identité est valablement attestée pour les mineurs, par le conseil de famille, ou par le tuteur *ad hoc*, et pour les majeurs, par les quatre témoins de l'acte de mariage;

Qu'enfin, dans le cas où les omissions d'une lettre ou d'un prénom se trouvent dans l'acte de décès des peres, meres ou ayeux, la déclaration à serment des personnes dont le consentement est nécessaire pour les mineurs, et celle des parties et des témoins pour les majeurs doivent aussi être suffisantes, sans qu'il soit nécessaire, dans tous ces cas, de toucher aux registres de l'état civil, qui ne peuvent jamais être rectifiés qu'en vertu d'un jugement;

Les formalités susdites ne sont exigibles que lors de l'acte de célébration, et non pour les publications, qui doivent toujours être faites conformément aux notes remises par les parties aux officiers de l'état-civil.

En aucun cas, conformément à l'article 100 du Code Napoléon, les déclarations faites par les parens ou témoins, ne peuvent nuire aux parties qui ne les ont point requises, et qui n'y ont point concouru.

Le présent avis sera inséré au Bulletin des lois.

Par décret du 30 mars 1808, S. M. a nommé aux dix-neuf bourses et trente-huit demi bourses fondées dans le séminaire diocésain de Bayonne, suivant le décret du 30 septembre 1807.

Par décret du même jour, S. M. a nommé aux quatorze bourses et vingt-huit demi-bourses fondées dans le séminaire diocésain de Chambéry, suivant le décret du 30 septembre 1807.

LOTÉRIE IMPÉRIALE.

Tirage de Bruxelles, du 7 mai.

66. 41. 65. 75. 68.

LITTÉRATURE. — POÉSIE.

L'ENÉIDE DE VIRGILE, traduite en vers par M. J. Hyacinthe Gaston, proviseur au Lycée de Limoges (1).

SECOND EXTRAIT.

(Voyez le n^o 114, 25 avril dernier.)

Je répète (et les dates ici font foi) que cette édition a été publiée par livraisons. Le 3^e volume,

(1) Trois vol. in 8^o. — A Paris, chez Lenormant, impr.-libraire, rue des Prêtres-Saint-Germain-l'Auxerrois. — 1^{er} vol. 1803, 2^e 1806, 3^e 1808.

qui circule depuis quelques mois, a complété le travail de M. Gaston. A la rigueur, j'aurais pu ne rendre compte que de ce 3^e volume; mais l'auteur a dû désirer qu'on jugeât sa traduction dans son ensemble. C'est ce que j'ai commencé, c'est ce que je vais continuer de faire, avec cette franchise qui ne peut inquiéter et blesser que l'écrivain obstiné à s'admirer dans ses fautes; parce que, manquant des moyens, il manque nécessairement de la volonté de mieux faire.

Je suis, à cet égard, doublement rassuré sur le compte de M. Gaston. Les rapides progrès qu'il a faits depuis cinq ans dans l'art des vers, en annoncent de nouveaux et de plus certains pour l'avenir. Il vaudra donc, parce que cela est en son pouvoir, profiter des conseils de la critique; et je dois ne lui rien déguiser de la vérité, puisque la vérité lui peut être utile.

Avant de citer des morceaux suivis, j'indiquerai à M. Gaston, non plus, en ce moment, considéré comme traducteur, mais comme écrivain seulement, des négligences, des incorrections, des tours forcés ou obscurs, une foule de traits à revoir, de formes à remanier, de coupes et de rejets à varier, à rectifier, etc. Il suffira que j'éclaire, par quelques exemples, chacun de ces genres de fautes, pour que l'auteur les puisse toutes reconnaître de lui-même; et l'auteur et le lecteur savent bien que je ne puis tout dire, mais l'un et l'autre m'entendront à demi-mot.

Au nombre des négligences et des incorrections, l'on peut placer ce qui suit:

Il tourna ses regards vers les murs de Carthage
Dont le bucher fatal éclaire le rivage

Et de son bras sanglant la fibre languissante
Laisse de tout son corps tomber sa main pendante.

Mais laus les rassure, et sa main triomphante
Frappe le grand Abas, l'espoir de son parti.

Acate de ses traits
Poursuivait sur les monts les monstres des forêts.

Celui qui de sa mère implora le naufrage,

Qui ne s'entend pas.

Un rayon de pudeur émané de son ame
Sur son front virginal s'épanche en traits de flamme.

Ce qui est à-la-fois recherché et incorrect. Qu'est-ce qu'un rayon qui s'épanche?

J'ajouterai cette foule d'expressions dont le traducteur n'a pas assez précisé le sens: *airain*, par exemple, qu'il emploie indifféremment pour signifier casque, clairon, cuirasse, etc.; d'autres qu'il prodigue et (ce qui en rend l'abus plus remarquable) qu'il ramène souvent à la rime, comme *beaute*, *gueule beante*, *pere*, qu'on retrouve presque à chaque page dans l'onzième livre; *Méence*, dans le dixième, etc.; puis trop d'adjectifs à la fin des vers, trop de vers jetés de suite deux à deux, ou un à un; d'autres qui consonnent à l'hémistiche, ou qui sont sans hémistiche, des expressions hasardées ou néologiques (*s'alanguir*: par exemple); des vers secs tels que ceux-ci:

De ta bouche, en partant, n'a pas reçu l'adieu.
Veille-tu, fils des Dieux, Ah! lui dit-elle, veille...
Enée, en gémissant, s'écrie, adieu Pallas!
Pour la seconde fois, adieu, venez soldats...
Moi, vaincu, lâche, moi, tu le dis, le sais-tu?...
Quel guerrier sous tes coups succomba le premier;
Sur ces monceaux de morts, qui tomba le dernier?...
Apperçoit Padalyre armé de son acier... etc.

Rien de plus sec encore que les rimes formées par des noms propres. Il ne faut pas les proscrire; mais M. Gaston sait, comme moi, qu'il ne faut pas les prodiguer. Il a ce tort, et dans les éditions suivantes il devra le réparer.

Puisque j'en suis aux rimes, je remarquerai que M. Gaston, dans ses notes fait sur les rimes de très-judicieuses observations. Dans la haute poésie, c'est peu que la rime soit suffisante; elle doit être riche, et Voltaire eut tort sans doute de s'affranchir le premier d'un joug porté par ses maîtres, en traitant avec une sorte d'indifférence cette partie essentielle de l'harmonie poétique. M. Gaston reproche, un peu durement peut-être, à ce grand-homme d'avoir donné à la médiocrité l'exemple de cette négligence. Voilà qui est bien; mais M. Gaston devait-il encourir les mêmes reproches en tombant dans le même tort? Si *fainéants* et *impuissans*,

Auprès d'eux sont couchés tous ces rois fainéants
Sur un trône avili, phantômes impuissans,

sont de mauvaises rimes dans Voltaire, *blanchie et ennemie*, *voulu et issu*, *prudente et obéissante*, *Euriale et pâle*, *Eridan et mourant*, *souillé et ébranlé*, *poussière et solitaire*, etc. seront-elles de bonnes rimes dans M. Gaston? Les notes 9^e 20^e du sixième livre sont consacrées à la

critique de plusieurs passages de la *Henriade*. J'ignore jusqu'à quel point il est intéressant pour M. Gaston que ces notes renferment ces critiques. C'est un de ces secrets qu'il ne m'appartient pas de pénétrer: ce qui me frappe pourtant, et ce que je me permettrai de dire, c'est que partout M. Delille parle du beau talent de Voltaire avec admiration et respect, et d'un ton enfin à persuader qu'il songe plutôt à l'imiter qu'à le censurer.

Je terminerai, par ma dernière remarque, ces observations de détails. J'inviterai M. Gaston à varier ses coupes, à rompre sur-tout la monotonie de celle-ci qu'il semble affectionner, et qu'on rencontre quelquefois deux et trois fois dans la même page.

A peine il achevait, aux rivages latins
Le dieu du jour descend...
A ces mots, comme une ombre en l'air évanouie,
Il échappe aux regards...
A sa haute stature, à son aspect farouche
On reconnaît Turnus etc.

Je reviens à présent à mes remarques générales.

L'analyse que j'ai faite, dans mon premier article, de quelques passages des premiers livres, a démontré jusqu'à l'évidence aux moins clairvoyans, que M. Gaston doit faire sur Virgile un nouveau travail, si M. Gaston veut être placé avec distinction au rang des traducteurs de Virgile. Les huit premiers livres sont presque en entier à refondre et à reprendre. Je prie le lecteur de ne pas oublier qu'il n'est ici question que du traducteur, non de l'écrivain. Séparez en effet du texte la version de M. Gaston, vous la lirez avec plaisir; vous y remarquerez un choix d'expressions souvent heureux, de l'élégance, un tour aisé, une manière délicate et le sentiment du goût, de la correction, de l'adresse, quelquefois d'habiles ou d'ingénieuses combinaisons, dans le système artificiel de son style. Mais ici nous avons un double jugement à prononcer, et l'on ne nous croira dans aucun des deux, si nous ne sommes pas justes dans tous les deux. Les éloges mérités que nous devons à l'écrivain seraient détruits par les éloges de pure complaisance que nous donnerions au traducteur. Cette condescendance, d'ailleurs, ne déguiserait les fautes qu'aux yeux de celui-ci, et non aux yeux du lecteur. Or, si le premier peut se corriger, qu'aura-t-il gagné à ne les pas voir? Quant au lecteur instruit, il les saura bien reconnaître de lui-même, et la critique qui ne les aura pas marquées, devra être accusée par lui de manquer de bonne foi, ou de lumières. L'on ne peut trop le redire: cette condescendance est injurieuse pour le poète, et fatale aux progrès de l'art. Elle ne convient qu'à la médiocrité que souvent le plus légère critique afflige, et ce qui est pis, afflige inutilement; car la médiocrité est incurable. J'ai donc dû me montrer d'autant plus sévère à l'égard de M. Gaston, qu'il montre dans son talent plus de ressources. Son dernier volume est fort au-dessus des deux premiers. J'oserais dire même que le premier des trois est indigne du troisième, et je les considère ici sous le double rapport du style et de la version. Je ne veux pas dire que M. Gaston soit encore très-fidèle dans cette dernière partie de son travail; mais il l'est incomparablement plus que dans la première: on voit qu'il a voulu cette fois se pénétrer de l'esprit du texte; qu'il médite la pensée de Virgile, et la médite avec plus de fruit: avant, c'était la sienne propre qui venait remplacer celle de Virgile. Or, si M. Gaston a déjà mieux fait, pourquoi ne pourrait-il pas mieux faire encore? aurait-il épuisé ses forces, atteint le terme de ses ressources? Je suis loin de le penser, et il est loin de le penser lui-même.

M. Gaston est donc à-la-fois meilleur traducteur et meilleur écrivain, dans ce troisième volume. Il s'est plus élevé, à mesure qu'il s'est plus approché de Virgile. L'épisode de Nisus est narré avec talent. J'en transcrirai quelques vers:

Il dit; et ramenant son bras demi-tendu,
Il lance avec effort un dard inaperçu
Le javelot siffant fuit dans l'air qu'il divise;
Dans le cœur de Sulmon il s'enfonce et se braise:
Sulmon d'un sang épais vomit les flots brûlans
Le frisson de la mort fait palpitier ses flancs.
On s'étonne, on frémit. Une flèche nouvelle
Part des mains de Nisus; et sa pointe cruelle
Soudain a traversé les tempes de Tégus
Et brisé du cerveau les fragiles tissus... etc.

Il ne faut pas comparer ces vers à ceux de Virgile: ceux de Virgile sont désespérans de beauté. L'on ne trouvera, par exemple, ni dans M. Gaston ni dans M. Delille, ces rapprochemens si énergiques:

Voluitur ille vomens calidum de pectore flumen
Frigidus et longis singultibus illa pulsant.

M. Gaston a du moins rendu la moitié de l'image, le *vomens calidum flumen*:

Sulmon d'un sang épais vomit les flots brûlans;

mais, généralement parlant, M. Delille a traduit avec plus de verve et de fidélité tout l'épisode.

Je ferai la même remarque sur un discours de Turnus, au 9^e livre: ce prince reproche à ses soldats la terreur qu'ils montrent à la vue des vaisseaux d'Enée changés en nymphes:

Est-ce à vous de trembler? le ciel, dans sa colère,
Ravit à l'étranger son refuge ordinaire:
Ce sont les Phrygiens que poursuit son courroux;
La mer leur est fermée et la terre est à nous.
Contre lui ses forfaits ont armé l'Italie;
Le ciel même, le ciel à ma cause s'allie.
Qu'ils étalent encor l'espoir ambitieux
Dont les avaient flattés les oracles des dieux.
C'est assez pour Vénus que leur flotte parjure
Ait vomi sur nos bords la révolte et l'injure;
Leurs destins sont remplis: le destin de Turnus
Est de punir le peuple et le fils de Vénus.
Mon cœur est embrasé du courroux des Atrides:
Quand le cœur d'une femme à ces Troyens perfides
Seul devait inspirer et la honte et l'effroi,
Ravisseurs insolens, ils s'attaquent à moi!
Eh bien! à ce forfait, j'égalerais la peine;
Ardée achèvera ce qu'essaya Mycène;
Et, mieux que Ménélas, je saurai dans ce jour,
Satisfaire à ma gloire, et venger mon amour.
Ces tours et ces fossés, barrières impuissantes,
Ne sauraient arrêter nos armes triomphantes:
Nos bras sur ces remparts leur porteront la mort;
Dans les murs de Neptune, ils ont eu même sort.
Amis, vous me suivrez dans le sein des alarmes:
Qu'un autre de Vulcain sollicite les armes;
Que cent rois conjurés guident mille vaisseaux,
Je veux moins d'appareil, je veux moins de héros.
Vainement l'Etrurie embrasse leur défense:
Votre roi n'ira point dans l'ombre et le silence,
Dérober aux autels l'image de Pallas,
Consulter à genoux l'oracle de Calchas,
Et, timide artisan d'une ruse perfide,
S'enfermer dans les flancs d'un colosse homicide.
Attaquons les Troyens à la clarté des cieux;
Embrasons, renversons leurs remparts odieux;
Et faisons oublier ce peuple qui, sans gloire,
Dix ans au seul Hector disputa la victoire.
Mais la nuit, malgré nous, suspendrait nos travaux;
Le soleil qui s'éteint nous condamne au repos.
Amis, que son retour éclaire ma vengeance.

Cette version a du mouvement; mais ce n'est pas toujours celui de Virgile. J'y cherche en vain, par exemple, quelques figures d'interrogation qui sont d'un effet dramatique, dans le poète latin. M. Delille est ici plus fidèle et dans la pensée et dans l'expression: je le prouverais, si le tems me permettait de tout prouver. Il amplifie à la vérité, mais M. Gaston supprime; et, ce qui est pis, supprime des traits importants. L'on pourrait lui demander compte ici de plusieurs qu'on s'attendait à retrouver; lui demander, après cela, pourquoi il généralise des propositions que le poète a soin de préciser: ce qui jette beaucoup de vague, et, par suite, de l'obscurité dans ce morceau. Je ne pousserai pas plus loin la critique; mais cette version, telle qu'elle est, laisse bien moins sans doute à désirer que celle des premiers livres. J'ajoute que ce morceau n'est pas le meilleur des derniers; et je me borne, à présent, à en transcrire quelques autres, pour justifier mes éloges:

A peine de Pallas le dard vole en sifflant,
Il s'avance, et brandit son glaive étincelant.
Ce trait s'ouvre un passage aux bords où la cuirasse
Entre elle et ses liens ouvre un étroit espace,
Glisse jusqu'à l'épaule, et, traversant l'airain,
Du farouche Rutule il effleure le sein.
Turnus, d'un bois nouveau qu'arme une forte lance,
Leve l'énorme poids, dans sa main le balance,
Et crie en le lançant: « Trop faible Arcadien,
Essayons si ce trait est plus sûr que le tien! »
Il dit: du javelot la chute épouvantable
Ecrase de Pallas l'acier impénétrable,
De trois cuirs redoublés traverse l'épaisseur,
Et le fer acéré s'enfonce dans son cœur.
Pallas, en l'arrachant, déchire sa blessure;
Il tombe et sur son corps retentit son armure.
Sur le sol ennemi, qu'il mord en expirant,
Sa vie avec son sang s'échappe en murmurant.

Une dernière citation terminera cette analyse. C'est le moment où Enée blessé par une flèche, est secouru et guéri par sa mère. Après avoir transcrit la version de M. Gaston, je donnerai celle de M. Delille, ne me permettant, sur l'une et sur l'autre, aucune réflexion, et laissant cette fois toute liberté à mes lecteurs: je commence par les vers de M. Gaston:

Immobile, et debout appuyé sur sa lance,
Le héros n'entend point, dans son impatience,
Gémir ses compagnons, touchés de ses douleurs;
Hélas! de son Ascagne il ne voit pas les pleurs.
Le vieillard empressé, suivant l'usage antique,
Rejette un long manteau flottant sur sa tunique,

Éprouve tour-à-tour ses végétaux puissans,
De l'olive et du miel les sucs adoucissans,
On presse la blessure, et d'une main craintive,
Poursuit du dard brisé la pointe fugitive;
Qu, s'armant à regret d'un acier rigoureux,
Ebranle lentement le roseau douloureux.
Vains efforts ! Apollon a mal servi son zèle,
Ce trait opiniâtre à son art est rebelle.
Cependant un grand bruit, de momens en momens,
Se prolonge, s'approche, et soudain des deux camps
Les escadrons pressés, dans des flots de poussière,
Font siffler dans les airs la flèche meurtrière.
On se tait, on entend gémir de toutes parts
Les guerriers moissonnés sous le glaive de Mars.

Des douleurs de son fils émue au fond de l'ame,
Vénus, au mont Ida, va cueillir le dictame;
On voit les cerfs, atteints par un trait acéré,
Se rouler, par instinct, sur ce rameau sacré;
Sur le duvet soyeux de sa feuille inodore,
Flotte un bouquet de fleurs que la pourpre colore.
Dans un nuage obscur, Vénus du haut des cieux,
Descend, glisse en secret ce baume précieux
Dans l'airain où frémit une onde bouillonnante;
Elle y mêle avec art l'ambrosie odorante,
La douce panacée et le nectar divin.
Le vieillard de ces eaux trempe un tissu de lin,
L'exprime sur la plaie, ignorant leur puissance.
O prodige ! le fer cède sans violence,
Le sang dans ses canaux circule sans douleurs,
Le héros étonné retrouve sa vigueur.

Voici le même passage dans M. Delille :

Enée était debout, appuyé sur sa lance,
Il se plaint d'un retard qui trahit sa vaillance ;
Autour de lui, formant un concert de douleurs,
Ses amis et son fils lui prodiguent des pleurs :
Tout gémît, tout frémit, lui seul est immobile.
Aussitôt d'Apollon le nourrisson habile,
Suivant l'usage ancien, de ses flottans habits
Rejetant en arrière et retroussant les plis,
S'approche, et de son art, de ses herbes puissantes,
Envain fait tour-à-tour mille épreuves savantes ;
Envain tâte le trait qui résiste à ses doigts ;
Envain d'un fer mordant le saisissant vingt fois,
Il tâche d'ébranler cette flèche rebelle.
Les secours de son Dieu, les efforts de son zèle,
Les herbes, son savoir, tout est infructueux.
Cependant des deux camps le choc tumultueux
Avec plus de fureur rallume le carnage ;
Le péril croît : dans l'air monte un épais nuage ;
On entend de plus près les escadrons poudreux,
Le sifflement des dards, les accens douloureux
Du malheureux qui meurt, du malheureux qui tombe.
Aussitôt du héros, dont la force succombe,
La mère en gémissant va cueillir sur l'Ida
Cette herbe que le ciel à nos maux accorda,
Le dictame sacré, poussant de sa racine
Sa feuille cotonneuse et sa fleur purpurine :
Tout ressent son pouvoir ; et quand le daim blessé
Emporte au fond des bois le trait qui l'a percé,
Suivant et le besoin et son instinct pour maître,
Parmi cent végétaux, il sait le reconnaître.
Sûre de la vertu de ce baume sacré,
Vénus jette autour d'elle un nuage azuré,
Dans le camp de son fils descend d'un vol rapide,
Et dans l'airain du vase où tremble une eau limpide,
Infuse doucement l'herbe dont la vertu
Doit rendre la vigueur à ce fils abattu,
Y joint la panacée à la feuille odorante,
Et le nectar qu'aux dieux la jeune Hebé présente.
Le charme est consommé : le bienfaisant vieillard
De ces sucs enchaînés, plus puissans que son art,
Abreuve doucement la blessure profonde,
Ignorant quel pouvoir en secret le seconde :
O prodige ! le mal aussitôt est dompté ;
Dans ses secrets canaux le sang est arrêté ;
Et le trait meurtrier, sans que le fer l'arrache,
De lui-même a suivi la main qui le détache ;
Il tombe : et, revenu de sa triste langueur,
Le héros a senti renaître sa vigueur, etc.

Il y a beaucoup d'éloges à faire des notes qui accompagnent la nouvelle traduction ; et je dirai des unes ce que je n'ai pu dire de l'autre, qu'elles sont véritablement classiques. J'en excepte pourtant quelques passages qui sentent la déclamaion, ou qui renferment des éclaircissemens assez inconsiderément placés, dans une édition qu'on destine à la jeunesse. Je supprimerais, par exemple, la note sur Pasiphaé, et la citation du roman de Delphine, etc. Du reste, les remarques de M. Gaston sont, généralement parlant, celles d'un homme d'esprit et de goût, exprimées avec mesure et convenance. Justesse dans les pensées, dans les documens ; sagacité, finesse dans les aperçus : voilà ce qui caractérise ces notes qui, réunies, pourraient former une sorte de poésie fort esti-

mable. L'auteur remarque en grand les beautés, sans se mettre à la torture, comme plusieurs commentateurs ; pour prier aux poètes des intentions supposées ; ce qui est presque un sûr moyen de n'apercevoir pas les véritables.

Nota. A l'instant où j'achevé cet article, je reçois la nouvelle édition de la traduction (2) de Virgile par M. Gaston. Je viens d'en parcourir plusieurs passages ; et j'ai reconnu avec plaisir, dans ce nouveau travail d'heureuses corrections. M. Gaston n'a pas fait encore ce qu'il doit faire, et ce qu'il fera ; mais cette édition est, de tous points, préférable à l'autre. Elle a le grand avantage d'offrir le texte en regard de la version ; on le regrette dans la première. Outre cela, l'auteur a ajouté, à la tête de chaque livre, un sommaire énonciatif des matières traitées par le poète ; et ces sommaires réunis forment une sorte de tableau analytique de l'Enéide, propre à aider l'intelligence et la mémoire des jeunes gens.

LAYA.

THÉÂTRE DE L'IMPÉRATRICE

Nous avons au théâtre une bien grande quantité de pièces où le titre d'*Ecole* apprend à telle ou telle classe de spectateurs, pères, mères, femmes, maris ou bourgeois, qu'ils y ont une instruction essentielle à prendre, une leçon utile à recevoir. Malheureusement l'un n'y voit trop souvent que la leçon donnée à l'autre, jamais la sienne ; et si nous en croyons certain arlequin, quittant un moment son masque bouffon pour débiter quelque chose de très-sensé, presque toujours au théâtre,

On reconnaît bien son voisin,
Ou ne veut pas se reconnaître.

Aussi de toutes les *Ecoles* qui y sont ouvertes, quoiqu'elles ne soient jamais désertes, quoique d'excellens conseils y soient donnés, et d'utiles exemples présentés, n'a-t-on presque jamais vu sortir un élève corrigé du défaut dont il a applaudi lui-même la peinture : ou il ne s'est pas reconnu du tout, ou il aura trouvé dans le tableau tel trait qui ne lui appartient pas, et qui donne à la figure un aspect tout différent. Si la comédie véritable, celle qui peint les ridicules de la société, corrige rarement, à moins que cette comédie directe et personnelle, n'attaque le ridicule particulier de tel individu qu'on citera, quelle utilité attendra-t-on de la leçon, quand elle emprunte la voix pathétique, et les accens lamentables du drame ; et si de situations invraisemblables, forcées, quelquefois inouïes ou impossibles, on veut que le spectateur tire une conséquence qui l'éclaire sur son caractère particulier, sur sa conduite individuelle : si un tableau naturel et vrai ne frappe pas ce spectateur, et ne le force pas à se reconnaître, quel effet en ce sens aura sur lui un drame manquant précisément des qualités essentielles de la comédie, de la vérité et du naturel ?

La pièce donnée, samedi dernier, au théâtre de l'Impératrice est moins un ouvrage dramatique qu'un roman, ou même une cause célèbre mise en action. Le titre est *l'Ecole des juges* : la scène se passe en Angleterre. Un lord, président du Banc du roi, est appelé à juger son meilleur ami, lequel est accusé d'avoir tué un homme en duel, tandis que le président est lui-même le coupable, ou plu ôt le malheureux qui a donné la mort à son adversaire : les juges condamnent l'innocent : le président, forcé de prononcer l'arrêt, le prononce contre lui-même. Le roi lui donne sa grâce : tel est le sujet du drame nouveau : lord Belton se trouve, à son innocence près, dans la situation de l'Artaban d'Artaxerce qu'on ne s'attendait guères sans doute à voir nommer ici ; mais à la scène, le rapprochement est involontaire, forcé ; et si le drame dont il s'agit, obtenait le nombre de représentations promises à Artaxerce, ce rapprochement serait fait à chacune d'elles.

Ce drame, qu'au besoin on pourrait nommer une tragédie, si, pour faire une tragédie, il suffisait qu'il y eût mort d'homme, ce drame, disons-nous, dont le fonds se trouve dans la Caleb William de Godwin, a eu le succès qu'on obtient facilement en ce genre, pourvu qu'on calcule l'effet de quelques situations fortes, amenées avec ou sans vraisemblance, liées ou non avec art, surtout si le style a une certaine élévation : qu'elle soit fautive ou vraie, qu'il y regne de l'enflure et de l'exagération, que des détails minutieux y soient placés à côté de pompeuses sentences, il n'importe ; l'effet théâtral sera toujours le même : c'est ce que savent à merveille les écrivains qui consacrent des talens qu'ils pourraient mieux employer à des mélodrames ou à des opéras prétendus comiques. Le drame nouveau aurait pu être, ou l'un de ces opéras, ou un mélodrame très-suivi, en l'accompagnant des accessoires requis par le genre ; tel qu'il est, nous ne pouvons lui promettre beaucoup de succès

(2) Elle se vend, à Paris, chez Léopold Collin, libraire, rue du Cœur, n° 4.

sur un théâtre destiné à être la succursale de notre grande scène, et où le spectateur suppose beaucoup plus d'indulgence, mais à peu près le même esprit qu'au Théâtre-Français ; nous ne doutons pas que l'auteur, M. Dubois, qui, dans une foule de productions légères, a prouvé du goût et de l'esprit, n'ait pu donner à son action plus de vraisemblance, éviter des choses choquantes, des inconvenances dont on ne voit pas la nécessité, et faire acheter moins cher quelques coups de théâtre bien disposés : mais au fond, son ouvrage nous semble vicieux, son *Ecole des juges* ne peut en être une, car les juges qu'il nous présente commettent une injustice absurde et gratuite. Ils condamnent lord Edouard sur des indices assez forts, mais sans qu'il y ait un seul témoin du crime, une pièce, ou une quelconque qui motive la condamnation : nous ne croyons pas que l'auteur ait ici suivi très-scrupuleusement les formes de la jurisprudence criminelle de l'Angleterre ; il eût peut-être été fort embarrassé de les concilier avec ses conceptions dramatiques, et, comme dit Beaumarchais, *il n'y eût pas eu de pièce* : cependant avec du travail, de la réflexion, M. Dubois aurait pu en faire une meilleure ; au surplus, le public lui a indiqué franchement les parties de son ouvrage dont il lui demande le sacrifice, et par ses applaudissemens ce qu'il peut conserver : à la seconde représentation, *l'Ecole des juges* pourrait ne guères ressembler à celle que nous avons vue, et obtenir ainsi le droit d'en avoir quelques autres. S...

CONCERTS.

Aujourd'hui, Concert de M^{me} Giacomelli, dans la salle Olympique.

PROGRAMME.

Ouverture de M. Breton.
Scène de Zingarelli, chantée par M^{me} Giacomelli.
Concerto de Steibelt, exécuté sur la harpe, par M^{me} Simonin Polet, professeur.
Symphonie d'Haydn.
Scène de Paësiello, chantée par M^{me} Giacomelli.
Concertante pour flûte, clarinette et basson, exécutée par MM. Besozzi, Duvernois et Delcambre.
Scène de Nazolini. *Trema il cor*, chantée par M^{me} Giacomelli.

Le 3^e et dernier Concert de M^{lle} Colbran, dans lequel on entendra M. Dupont, aura lieu demain 11 mai, dans la salle Olympique.

S'adresser pour la location des loges, chez M. Monsigni, boulevard Montmartre, n° 20, et rue du Helder, hôtel Mirabeau.

LIBRAIRIE.

Le prix du nouveau *Dictionnaire géographique portatif*, annoncé, dans le N° du 7 mai courant, chez Auguste Delalain, libraire, rue Saint-Jacques, n° 38, à Paris, est de 8 fr. 50 cent. relié, et non 8 fr. Il se trouve aussi chez Bechet, libraire, quai des Augustins, n° 63, vis-à-vis le Pont-Neuf, où l'on trouve tous les ouvrages nouveaux, ainsi qu'un assortiment de livres en tous genres.

EFFETS PUBLICS.

Cinq pour 100, du 22 mars 1808 87 fr. 40 c.
Idem. Jouis. du 22 sept. 1808. 84 fr. 70 c.
Act. de la B. de Fr. 1332 fr. 50 c.

SPECTACLES.

Académie Impériale de musique. Aujourd'hui, les *Prétendus*, et les *Amours d'Antoine* et de Cléopâtre. M^{lle} Armand remplira le rôle de Julie dans l'opéra.
Théâtre-Français. Les comédiens ordinaires de S. M. l'Empereur donneront aujourd'hui, l'Assemblée de Famille.
Théâtre de l'Impératrice, rue de Louvois. Les comédiens ordinaires de S. M. donneront aujourd'hui, *l'Ecole des Juges*, drame nouv. en 3 actes.
Théâtre du Faubourg, rue de Charrires. Aujourd'hui, les *Hazards de la Guerre*, M^{me} Favart, et les *Pages*.
Théâtre de la Gaîté, boulevard du Temple. Aujourd'hui, la Famille des Jobards, et *Peau-d'Ane*.
Ambigu-Comique, boulevard du Temple. Aujourd'hui, Saakem, et l'Héroïne américaine.
Cirque Olympique de MM. Franconi, fils. Aujourd'hui, grands exercices d'équitation, et les Français dans la Pologne.
Salle Montansier, Palais du Tribunal. Aujourd'hui, Tours d'agilité et de force, danse de corde, grands exercices des chiens et singes savans, la grande voltige par un singe, et trois scènes nouvelles et comiques.

A Paris, de l'imprimerie de H. AGASSE, propriétaire du *Moniteur*, rue des Poitevins, n° 6.